

L'affect de lecture

Octave Mannoni, *Un commencement qui n'en finit pas. Transfert, interprétation, théorie*, Paris, Seuil, 1980, collection «Le champ freudien», 184 p.

Octave Mannoni, *Ça n'empêche pas d'exister*, Paris, Seuil, 1982, 172 p.

Ginette Michaud

Volume 25, numéro 3 (147), juin 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30504ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Michaud, G. (1983). Compte rendu de [L'affect de lecture / Octave Mannoni, *Un commencement qui n'en finit pas. Transfert, interprétation, théorie*, Paris, Seuil, 1980, collection «Le champ freudien», 184 p. / Octave Mannoni, *Ça n'empêche pas d'exister*, Paris, Seuil, 1982, 172 p.] *Liberté*, 25(3), 184–187.

GINETTE MICHAUD

L'AFFECT DE LECTURE

Octave Mannoni, **Un commencement qui n'en finit pas. Transfert, interprétation, théorie**, Paris, Seuil, 1980, collection «*Le champ freudien*», 184 p.

Octave Mannoni, **Ça n'empêche pas d'exister**, Paris, Seuil, 1982, 172 p.

On reconnaît d'abord Mannoni, dans le vaste champ de tout ce qui s'écrit à partir, sur, autour de la chose analytique (ne serait-ce que dans le seul «champ freudien» où ces ouvrages sont publiés), à sa voix singulière: singularité d'autant plus singulière qu'elle puise toute son originalité — de ton, de démarche, de *pensée* — dans son apparente orthodoxie ou encore, pour mieux la nommer, dans une modestie et une discrétion qui sonnent *juste*.

De façon un peu analogue, les deux ouvrages que je désire brièvement commenter ici ont beau signaler, très honnêtement, ce qu'ils sont — des recueils de textes circonstanciels (exposés, conférences, articles, etc.), mêlant, selon la loi du genre, des origines, des destinations, des propos divers — ils n'en forment pas moins des livres, qui étonnent justement par le grain serré de l'argumentation, par le sérieux et l'à-propos des questions soulevées, par une liaison souple qui n'est pas accidentelle.

Singulier, Mannoni l'est encore, et surtout, par l'écriture: s'il doit beaucoup à Lacan (en un sens, il poursuit dans ces deux livres la leçon de Lacan, qui en était une de relecture de Freud, et ce, par un retour

à la lettre des textes de Freud: ce que Mannoni ne cesse de faire ici), sa dette n'a pas à s'inscrire dans son écriture; il n'écrit pas le lacanien: autre façon de dire qu'il laisse à Lacan toute l'originalité de sa langue. La langue de Mannoni est donc, comme sa pensée, claire, précise, élégante, aisée: un peu comme s'il reprenait, avec une rigueur non dénuée d'ironie, les «qualités» traditionnellement dévolues à la langue française pour leur donner une qualité analytique d'une autre sorte. Mannoni parle de la psychanalyse en analyste mais aussi en écrivain: en maintenant une neutralité de l'expression, une langue sans qualités en quelque sorte, mais sans pour autant en exclure l'affect. Pour tout dire, ces textes de Mannoni, tout réservés qu'ils soient, sont pleins de séduction: *aimables*.

J'emploie ici ce mot, on s'en sera douté, au sens fort. De tous les sujets variés dont Mannoni traite dans ces deux livres (qu'il s'agisse de l'enseignement, du jeu linguistique, de questions cliniques, d'une histoire de la jouissance ou de l'amour... de transfert), et qui lui servent d'ailleurs, en bons objets analytiques, surtout de points de départ, il y en a un qui me semble revenir sans cesse, qui scande et rythme toute sa réflexion: c'est la question du transfert, question qu'il aborde, en dehors de tout esprit de système, avec toute la délicatesse de lecture qu'une telle question exige. «Je ne me suis jamais imaginé, écrit-il à propos du transfert et de son histoire, que cet écrit devait me conduire à quelque *conclusion*. Il pourrait continuer jusqu'ouï»: c'est de cette manière qu'une véritable recherche *s'ouvre*, une recherche où le lecteur, à défaut de conclusions, peut être assuré de *rencontrer* de vraies questions.

Car voilà ce qui me touche, moi lectrice, à travers ces divers essais, où l'on sent justement, à chaque fois, le travail de la pensée, la pensée en travail: chaque fois que Mannoni aborde la question des rapports entre interprétation et théorie, chaque fois qu'il se met à analyser le fonctionnement de la

pensée analytique («Ce qui rend difficile l'analyse de la pensée analytique, remarque-t-il, c'est qu'elle avance sur deux fils, dont l'un est le transfert, l'autre la théorie»), chaque fois qu'il se met à lire ce qui se passe dans la situation analytique — et il lit toujours littéralement, à partir de faits concrets, parlants — chaque fois qu'il parle du transfert et de sa problématique théorisation (le transfert est le reste non-théorisable, l'inalysé de l'analyse même), je ne peux m'empêcher de *transférer* ces propositions toujours stimulantes à la situation de lecture, à ce qui arrive, fait événement pour le lecteur.

La lecture ne saurait être une forme brute du transfert, mais elle en est sûrement une forme (déjà) analytique, affinée. En regardant les voies (les impasses?) où la question de la théorie de la lecture me semble s'être plutôt enlisée ces dernières années — qu'il s'agisse de la voie phénoménologique (Iser, Ingarden, etc.) ou de la voie plus sociocritique de l'esthétique de la réception de Jauss (on me pardonnera cette réduction hâtive et grossière, elle n'a d'autre but que de poser mon insatisfaction face à ces diverses approches) — c'est peut-être Mannoni, en parlant apparemment de tout autre chose, qui nous le rappelle clairement, à nous «littéraires» dont c'est le travail — et le désir — de lire: il ne peut y avoir de théorie de la lecture, il ne peut même y avoir d'interprétation, à moins d'en passer par cette question du transfert. Mannoni est l'un des seuls analystes (à ma connaissance) à essayer de *sérier* les questions relatives au transfert (quant au savoir, au pouvoir, à l'enseignement, etc.), à leur donner un certain ordre d'exposition, bref, à dire quelque chose d'articulé et de lisible du transfert, tout en ne masquant pas les questions de plus en plus importantes et difficiles qui s'en trouvent affectées.

Mannoni, en écrivant de la sorte l'analyse de l'analyse, nous donne une magistrale leçon de lecture: car si ces textes questionnent tout autant qu'ils sont questionnés par l'impératif pédagogique, le savoir

théorique qui s'en dégage devient lui aussi objet de transfert et ouvre, chez le lecteur, plus que le goût de théoriser, un réel désir d'apprendre.

Si «la théorie, ça n'empêche pas d'exister» (célèbre citation de Charcot reprise par Freud, et ironiquement détournée dans le titre de Mannoni, au profit du ça justement), il faudra bien se demander de quoi est faite la pulsion de commentaire qui nous pousse à lire... et à aimer les livres. A commencer par ce sentiment de reconnaissance, qui résiste assez bien aux conceptions théoriques et aux formalisations de tous genres.